



COMMENT
SE FABRIQUENT
LES RÊVES

Carnet de création

PHOTOS ET REPORTAGE PETER AVONDO

Le Printemps des comédiens est de retour, avec une édition qui fait la part belle à la création. Au programme cette année, pas moins de 11 spectacles conçus spécialement pour le festival. Parmi eux, un diptyque autour de Shakespeare imaginé par la metteuse en scène Marie Lamachère.

Après plusieurs mois de travail en collaboration avec sa propre compagnie Interstices et la structure montpelliéraine La Bulle Bleue, les équipes présenteront ce projet sous-titré *Such stuff as dreams* au Théâtre des 13 vents, du 2 au 11 juin.

Nous avons pu suivre l'évolution de la création depuis ses prémices, en février dernier. Nous avons choisi de partager avec vous cette aventure artistique autant qu'humaine, ce travail de fourmi qui passe souvent inaperçu. Bienvenue dans les coulisses du spectacle vivant...

COMMENT SE FABRIQUENT LES RÊVES

Carnet de création

Lorsque nous rejoignons l'aventure de cette création, en février dernier, Marie Lamachère est déjà une habituée de La Bulle Bleue. Artiste associée à la structure depuis 2019 avec sa compagnie Interstices, elle avait conçu avec cette équipe le très apprécié *Betty devenue Boop ou les anormaux* en 2021. Au moment où commence ce carnet de création, les comédiens de La Bulle Bleue ont déjà amorcé avec la metteuse en scène un travail de préparation en amont du projet autour de Shakespeare.

Pour cette création, Marie Lamachère s'est penchée sur deux œuvres : *La Tempête* et *Le Songe d'une nuit d'été*. Les deux pièces seront jouées successivement au cours d'un même spectacle présenté au Théâtre des 13 vents, dans le cadre du Printemps des comédiens. Les équipes n'étant pas identiques sur les deux volets de ce diptyque, c'est un travail en deux temps qui s'opère, une pièce après l'autre, avant de converger vers un rassemblement des deux univers.

20.02.2023 LE PREMIER JOUR

Les équipes d'Interstices et de La Bulle Bleue rencontrent les comédiens accompagnés par le Jeune Théâtre National (JTN), venus compléter l'équipe artistique. Ce dispositif a pour but de favoriser l'insertion en milieu professionnel des jeunes diplômés des écoles d'art dramatique. Pour la première fois, les différents participants au projet font la connaissance de celles et ceux avec qui ils travailleront jusqu'aux représentations en public.

La troupe est presque au complet. Autour d'un café, chacun se présente brièvement. L'ambiance est déjà amicale, on sent l'envie et l'attrait de la découverte, mais rien n'a encore commencé. Le processus de cohésion n'en est qu'à ses prémices, tout reste à faire dans ce projet qu'ils porteront tous en commun pendant plusieurs mois. « *Il y a une énergie singulière à trouver* », introduit Marie, « *une intelligence collective* » essentielle à la dynamique de création.

La tâche n'a rien d'évident. Les pièces de Shakespeare ne sont pas avares de personnages et, même en décidant d'attribuer des rôles multiples, ce sont plus de vingt interprètes qu'il faudra diriger pour parvenir au résultat attendu. Car les grandes lignes du projet sont déjà esquissées. Les décors sont en cours de construction, les costumes ont été commandés, mais il manque l'essentiel : ce qui doit se construire avec l'humain.





Après un temps d'échanges autour des attentes, des craintes et des envies de chacun, c'est le corps qui prend le relais des mots. Direction le chai de La Bulle Bleue, depuis longtemps converti en salle de spectacle, et qui aujourd'hui tiendra lieu d'espace de travail.

Delphine Gaud, complice de Marie Lamachère pour la mise en condition et le travail du corps, prend désormais la main. Pendant deux semaines, elle accompagnera les comédiens dans le développement de l'écoute, de la confiance et du vivre ensemble. Son objectif ? Donner au groupe une cohésion commune, parvenir à faire le lien entre tous avant de pouvoir commencer à travailler plus concrètement sur le projet. Les comédiens, eux, sont encore timides, mais quelques blagues, quelques rires s'échappent déjà du groupe.

Delphine nous confie le caractère essentiel de cette communion. À travers ses exercices, elle crée peu à peu des espaces d'improvisation. Et tandis qu'elle laisse les corps s'exprimer sans contrainte, Marie suit attentivement les interactions et les relations qui s'instaurent naturellement. Tout comme les comédiens à qui l'on apprend à conscientiser l'espace et le groupe, la metteuse en scène reste à l'écoute de ce que créent ces situations : des ententes, des symbioses, des relations... tout ce qui, sur un plateau, crée aussi le théâtre.



07.03.2023 CHANGEMENT DE DÉCOR

La création prend un nouveau tournant. Pendant deux semaines, Marie a travaillé avec les comédiens sur le groupe et la dynamique globale. Désormais, elle se concentre sur des éléments de plus en plus précis, elle travaille sur des scènes plus intimistes, des extraits du sensible, pour en faire ressortir toute l'essence du texte. La metteuse en scène est optimiste, son engouement est communicatif. Elle se réjouit de constater que ses équipes et celles de La Bulle Bleue parviennent à travailler main dans la main, et ce avec un naturel épatant.

Et tandis que les comédiens sont au travail dans les différentes salles de la structure, les techniciens, eux, sont à l'œuvre dans le chai. Une importante partie des décors vient d'arriver, livrée depuis la Drôme par les membres de l'atelier de construction de la compagnie Transe Express. D'imposantes arches faites d'acier et d'aluminium sont déchargées une à une avant d'être assemblées. Au-delà de la découverte liée au passage de la projection au concret, il s'agit alors de faire face à certains imprévus. Le travail du métal a ses aléas, et certains éléments ont de toute évidence été déformés par la chaleur. Qu'à cela ne tienne, il est primordial de trouver des solutions, les plus économiques possibles – pour ne pas laisser les imprévus peser sur le budget de la création –, afin que tout soit fait pour respecter l'esthétique du spectacle et la sécurité de chacun.

Au petit jeu des solutions, rien ne fait peur aux techniciens, qui font tout leur possible, évitant à tout prix les options trop radicales et irréversibles. Un peu de patience et d'ingéniosité plus tard, les arches finissent par prendre la forme attendue. On commence alors à les orner de lumières, faisant doucement apparaître le message qui surplombera la scène : « *Les choses semblent si ténues* »...





23.03.2023

UN FILAGE AUX AIRS DE GÉNÉRALE

Voilà plusieurs semaines que les équipes travaillent jour après jour à la conception d'une des deux parties du spectacle qui sera présenté dans le cadre du Printemps des comédiens. C'est à l'occasion d'une journée de répétitions un peu particulière que nous retrouvons tous les acteurs de ce projet. Dans le chai de La Bulle Bleue, de nombreuses chaises ont été disposées pour accueillir un public étonnamment nombreux. Pourtant, c'est bien un simple filage – une mise bout à bout de l'intégralité de la pièce – qui doit avoir lieu.

« Ça ressemble à une générale, vu le monde présent, mais ce n'est qu'une séance de répétitions comme les autres », prévient Marie Lamachère. Quelques projecteurs ont en effet été disposés, mais la création lumière n'a pas encore été intégrée. Les costumes viennent tout juste d'arriver le jour même, comme certains membres de l'équipe artistique... En somme, le travail est toujours en cours, et c'est bien à une étape de sa progression que nous assistons. « J'espère qu'on va s'amuser ! », lance finalement Marie avant de laisser place aux comédiens qui prennent possession du plateau.

Et déjà, ce sont de belles promesses, de belles images qui nous sont proposées. L'énergie se situe encore à mi-chemin entre la découverte et la maîtrise, mais la fragilité et la fébrilité des premiers jours se sont déjà évanouies. En plus de l'aspect artistique, d'autres constats, plus terre à terre, se font. Sur un spectacle qui doit durer quatre heures (dont une heure d'entracte), cette première partie en dure déjà deux. Qu'à cela ne tienne, la seconde partie, qui sera travaillée par la suite, devra s'adapter à un format plus court... Rien qui puisse effrayer les équipes, le désir de créer étant plus fort que jamais !



31.03.2023
EXT. PLAGE DÉSERTE - JOUR

Rendez-vous a été donné à l'aube, à deux pas de la cathédrale de Villeneuve-lès-Maguelone. Pour sa mise en scène de *La Tempête*, deuxième pièce abordée dans le cadre de son projet, Marie Lamachère a choisi d'intégrer la vidéo. En compagnie de Laurent Rojol, qui réalise les prises de vues, elle accompagne une partie de l'équipe afin d'obtenir les images qui seront diffusées sur le plateau au mois de juin.

Depuis le parking, vingt minutes de marche attendent les équipes qui transportent costumes, maquillage, accessoires, matériel et nourriture. Tandis que Marie et Laurent repèrent rapidement les lieux – il s'agit de prendre en compte le décor naturel autant que l'arrière-plan ou la lumière du soleil –, les comédiens établissent un lieu de vie provisoire et se glissent un à un dans la peau de leurs personnages. Tout doit être fait et pris en considération pour assurer la continuité entre la scène et l'écran...



Printemps des Comédiens Montpellier

du 1^{er} au
21 juin 2023



Cité du Théâtre
Domaine d'O
Montpellier



Disponible sur
Google play

Télécharger dans
l'App Store



20.04.2023 L'ŒIL DE LA TEMPÊTE

Nous retrouvons une équipe artistique en partie renouvelée, qui a commencé à travailler sur l'autre pièce du spectacle, *La Tempête*. Les quelques semaines qui se sont écoulées ont permis d'aborder les premiers travaux au plateau... un plateau qui semble d'ailleurs s'être métamorphosé. Sur scène, plus de grandes arches et leurs ampoules de guinguette, mais une sorte de cage, elle aussi métallique, au-dessus de laquelle trône la maquette d'un navire majestueux. Deux immenses voilages blancs viennent entourer ce semblant de cellule et apportent une lecture inédite du projet de Marie Lamachère.

À travers cette nouvelle esthétique esquissée par la scénographie, Marie vise aussi une nouvelle dynamique, une nouvelle manière de pénétrer l'univers. Elle cherche un cadre du ressenti, de la conscience de l'environnement, de ses bruits et de ses silences. Les chants et les éclats du *Songe* semblent laisser place à quelque chose de plus intérieur...

Laurent Rojol est présent. Il poursuit le montage des séquences filmées à la plage et vient les diffuser, dans une version encore en travail, pour donner aux comédiens un support technique avec lequel se familiariser. Déjà les différents médias entrent en cohabitation et dessinent peu à peu ce que, bientôt, les spectateurs verront au Théâtre des 13 vents.



02.05.2023... DES RÊVES À LA RÉALITÉ

C'est précisément aux portes du Centre Dramatique National de Montpellier que nous finalisons cette immersion dans la création. À l'instant même où nous terminons la préparation de ce numéro, les équipes de Marie Lamachère investissent leur nouvel espace de travail, celui au sein duquel ils se produiront pour une série de six représentations dans le cadre du Printemps des comédiens.

Si nous continuerons de suivre cette création jusqu'à son terme, nous laissons au public l'opportunité de découvrir tout ce qui n'a pas été dit ou montré ici, tout ce que le spectacle vivant peut transformer par un savant mélange de passion, d'artisanat, d'imaginaire et d'humain.

Ce sont tous ces éléments qui nous ont permis de vous proposer ce voyage en coulisses. Merci à toutes les équipes artistiques, techniques et administratives d'Interstices, de La Bulle Bleue et du Théâtre des 13 vents de nous l'avoir permis.



PETER AVONDO - SNOBINART

MARIE LAMACHÈRE

Entretien



MARIE LAMACHÈRE

Artiste associée à La Bulle Bleue, Marie Lamachère signe cette année sa deuxième création avec la troupe permanente de la structure médico-sociale à l'ambition artistique bien assumée, après *Betty devenue Boop ou les anormaux* en 2021. Cette collaboration de trois ans trouve sa conclusion avec un diptyque autour de Shakespeare (*La Tempête / Le Songe d'une nuit d'été*) qui sera présenté au Théâtre des 13 vents dans le cadre du Printemps des comédiens, du 2 au 11 juin.

PHOTOS ET ENTRETIEN PAR PETER AVONDO

Pourquoi le choix de Shakespeare ? Pourquoi ces deux pièces ? Et pourquoi ensemble ?

J'avais envie qu'on partage l'expérience d'un texte, déjà écrit, avec une sorte de machine théâtrale déjà dans le texte. Et franchement, Shakespeare, pour ça, y a pas photo (rire) ! C'est une boîte à jouer, c'est des endroits d'invention... De toute façon, c'est un mélange entre comédie et tragédie, il y a toujours du grotesque, des registres de théâtralité très différents. Et c'était comme une évidence, de travailler avec eux des pièces qui traitaient de la théâtralité, comme *Le Songe d'une nuit d'été*. Je choisis les pièces en fonction des acteurs et pas l'inverse. Je distribue les textes plutôt que les acteurs (rire). Après *Betty devenue Boop*, j'ai trouvé qu'il y avait quelque chose de très beau,

« JE DISTRIBUE LES TEXTES PLUTÔT QUE LES ACTEURS »

très intrigant, très étrange et très touchant pour moi, dans la manière dont plusieurs acteurs ont un rapport au langage. Ce n'est pas comme si parler était quelque chose de tout à fait normal, banal, ce n'est pas une langue de communication. Donc le rapport qu'ils ont au langage, au théâtre, en fait, est immédiatement soit stylisé, soit une recherche, soit quelque chose qu'il faut gagner, qui est à ré-arpenner, qui ne va pas de soi. C'est un moteur de jeu, un moteur pour aller vers les textes qui est très intéressant, et j'ai imaginé travailler *La Tempête* dans cet esprit-là. On ne cherche pas seulement la facilité, c'est comme des zones d'arpentage un peu infinies dans le rapport au texte. Et je me reconnais là-dedans, où les textes sont des mondes merveilleux, étranges ou inquiétants dans lesquels on s'aventure. *La Tempête* est un peu fait comme ça. *Le Songe* a une apparence de surface un peu plus ludique, mais il y a aussi de la noirceur, des choses étranges. Dans les deux pièces, il y a un rapport à la magie, à l'irrationnel, à ce qui ne passe pas seulement par la logique réflexive,

qui est plus sous-terrain. Ce qu'à un moment donné, on a appelé « l'inconscient » dans notre histoire, mais qui, au moment où Shakespeare écrit les pièces, ne se nomme pas comme ça. Il se nomme soit sur le registre de la passion, soit sur le registre des ombres... C'est le monde des ombres (rire) !

Où des rêves, puisque vous avez sous-titré le spectacle « Such stuff as dreams »...

Exactement. Ce sous-titre est une manière de signaler aux spectateurs qu'il y a une forme d'adaptation, et aussi pour mettre l'accent sur ce que je vais mettre en valeur dans les textes. Je vais essayer, dans les scènes, dans la structure du texte et la manière dont il est monté, de faire lever ce qui s'apparente à cet effet d'irréel, de rêve. Et comme dans les rêves, le collage est étrange. On n'a pas seulement une petite histoire linéaire, on a des effets de collage : untel dans mon rêve est untel, mais on en doute, c'est peut-être quelqu'un d'autre... Ces choses un peu flottantes sur les identités, sur les lieux, sur les effets de séquençage narratif, je les retrouve dans les pièces. Et je les mets en valeur.

Pour cette adaptation, une nouvelle traduction a été faite spécifiquement pour ce projet.

J'avais découvert les textes par des versions très littéraires, très poétiques, que j'adore, comme les traductions de Bonnefoy ou Leyris. Mais j'ai eu envie de trouver des traducteurs qui sachent renforcer l'aspect ludique des textes, qui ne nous enferment pas dans quelque chose de trop scolaire, ou avec tellement d'idées sur Shakespeare à l'époque qu'on a l'impression d'être dans une pièce de musée. Je voulais une forme de liberté, d'inventivité, donc je suis allée chercher des traducteurs qui avaient travaillé avec Gwenaël Morin à l'époque du Théâtre Permanent. Ils traduisaient pour que des acteurs s'emparent de la pièce en une journée, en allant vite, avec un élan, une vitalité de travail, pas dans une sorte de méticulosité, de préciosité. Ça n'empêche pas le poème, mais ça passe par d'autres chemins. Joris Lacoste



et Julie Etienne (*les traducteurs, ndlr*) sont dans cet esprit-là. Ils ont fait des choix, parfois c'est rimé, versifié, parfois c'est mis en prose, en n'essayant pas de copier les effets ou les jeux de mots, en n'essayant pas de chercher absolument à renvoyer à une époque.

Des jeux de mots qui, on le sait, sont difficiles à traduire, notamment chez Shakespeare.

Oui, parce que c'est des références qu'on n'a plus. On en garde certaines parce qu'elles sont étranges et qu'elles nous font rire, mais d'autres ne passent plus tout à fait. Par exemple, « *l'homme de la lune avec son fagot d'épines et sa lanterne* » ne nous raconte plus grand-chose aujourd'hui, à part aux gens qui étudient Shakespeare (*rire*). Si c'est pour se faire plaisir entre gens cultivés... Je pense que ce n'est pas destiné à ça, ces petites touches de référence à la culture populaire. Donc ils sont allés vers des jeux de mots qui pourraient plus nous parler, et parfois non.

Quand les équipes se sont rencontrées en février, un grand travail avait déjà été fait en amont. Les décors et les costumes étaient déjà engagés, les acteurs de La Bulle Bleue avaient déjà commencé à travailler avec vous. Comment s'est construite votre réflexion artistique ?

Déjà, ce choix de traduction était une note importante. Et j'avais envie de ne pas illustrer les espaces, mais de renvoyer les registres de

théâtralité, de faire valoir le méta-théâtre. Je voulais un peu construire, mais aussi récupérer des anciens décors. J'ai essayé de réfléchir à ce que j'avais dans mon matériel qui pouvait m'inspirer encore. Il y a notamment un petit plateau que j'ai imaginé immédiatement pouvoir représenter l'île. D'une certaine manière, parce que ce n'est pas rond, c'est plutôt très carré (*rire*), mais ça nous renvoie à un espace de théâtre comme un petit tréteau. Je me suis dit qu'on était dans un monde de projection mentale, que j'avais à composer avec des images... j'ai voulu travailler la vidéo pour ça, et pour chercher comment creuser cette question du langage, travailler avec du matériau textuel projeté sur scène. Dans *La Tempête*, la matière sonore est très présente. Pareil dans *Le Songe d'une nuit d'été*, tout ce qui a rapport à la magie, les gens chantent. Ça m'a amenée à redemander à Sarah (*Sarah Métais-Chastanier, compositrice, ndlr*), qui avait déjà travaillé avec moi sur *Betty devenue Boop*, de faire une création musicale appropriée, pour construire l'univers du *Songe*. C'est drôle parce que ça amène quelque chose de très joyeux aussi pour les acteurs. Ça donne quelque chose d'enlevé, de ludique. Sarah accompagne des créations théâtrales, mais elle a aussi un univers comme chanteuse pop punk féministe qui lui donne du peps. Pour *La Tempête*, c'est encore un autre chemin. Il y a aussi des chansons étranges, mais



dans un sens drôle, pas mélodramatique... Ce n'est pas vraiment de la magie ni du mystère, c'est plutôt très prosaïque. Après, on est sur une île, il y a tout un tas de questions à se poser, et beaucoup de sons interviennent dans la pièce. Je me suis dit que *La Tempête* pouvait se raconter comme l'histoire d'un trauma avec Prospero, un personnage qui est bloqué sur une île, métaphoriquement, dans un espace fermé, isolé depuis douze ans à ressasser le même événement, un moment très troublé qu'on peut penser comme une allégorie. Passer par une voix sonorisée qui ressasse dans les enceintes, qui revient sur les choses, qui formule plus ou moins facilement, aide à essayer de toucher la question d'une langue qui a du mal à venir à elle-même. Ça peuple aussi de sons, de travail sur la voix. Et il y a des personnages qui se dédoublent, qui semblent faire écho entre eux. Certains sont marqués par le signe des fameux douze ans : Ariel, Caliban... Prospero parle d'Ariel en disant « *mon esprit* », « *viens ici mon esprit* », comme s'il parlait à son propre cerveau. Ça m'a amenée à imaginer un personnage qui a trois visages, à penser qu'Ariel et Caliban, qui sont deux esprits d'une certaine manière, étaient des facettes possibles de Prospero. C'est le genre de questions que j'ai pu faire venir. Sur la scénographie du *Songe*, j'avais le souvenir d'un voyage dans les Pouilles, avec des arches lumineuses très colorées qui donnent le vertige, pour ces nuits d'été, ces nuits où on célèbre tout un tas de choses, en Italie (*rire*). J'ai proposé à Delphine (*Delphine Brouard*,

scénographe, ndlr) de s'inspirer de cette espèce de sensation vertigineuse des fêtes populaires, pour construire des portiques lumineux, et on l'a transposé à notre sauce, avec une citation...

Pourquoi cette citation ?

« *Les choses semblent si ténues* »... Parce qu'elle a une manière de mettre en valeur, un peu comme « *Such stuff as dreams* », ce qui me touche chez les acteurs de *La Bulle Bleue* et dans les pièces, c'est la notion de fragilité, que tout est quelque part éphémère et vacillant, ne tient pas tout à fait, ou sur un fil (*rire*). Et aussi bien pour ce qu'il en est des histoires amoureuses dans *Le Songe* que pour ce qu'il en est des identités des personnages eux-mêmes, ils ne savent plus très bien qui ils sont ni où ils vont. Ça touche à peu près tous les personnages de la pièce. Il y a un texte très drôle et à la fois très touchant de Bottom qui, après toute cette nuit un peu folle dans la forêt, a vaguement conscience qu'il s'est pris pour un âne, mais ce n'est pas très clair. Il ne sait plus du tout comment se percevoir dans une intégrité physique et psychique. « *Les choses semblent si ténues* », ça me renvoie à ce genre de choses.

Ce travail de création s'étend sur une temporalité très longue, c'est assez rare.

Ces longues traversées et le travail de troupe, c'est quelque chose que je trouve fondamental. En tout cas, c'est comme ça que je me raconte la possibilité d'une pratique théâtrale et que j'essaie de la mettre en œuvre, déjà dans ma

propre compagnie Interstices. Évidemment, dans la collaboration avec La Bulle Bleue, où il y a une troupe permanente et la possibilité d'un travail quotidien, c'est formidable. Parce que ça permet de se comprendre sur ces enjeux-là, qui se doublent ici de la notion de création adaptée. Comment on donne la bonne temporalité au processus de création, pour que des choses qui pourraient paraître compliquées le deviennent beaucoup moins, tout simplement parce qu'on prend le temps de les faire ? Il y a un an, quand on a commencé les lectures des deux pièces de Shakespeare, j'ai fait tester aux acteurs plusieurs traductions, plus ou moins complexes, plus ou moins poétiques, pour qu'ils mesurent que suivant les traductions, on passe par des chemins très différents. Au début, tout le monde trouvait ça trop difficile. Quand on voit où ils en sont maintenant, et la manière dont il se sont appropriés les choses, ça raconte bien que le temps du travail amène à des possibilités qu'on n'a pas si on ne le prend pas, simplement. On ne peut pas tout faire en six semaines ou en deux jours (rire). Il y a des choses qui sont formidables à faire en deux jours, et d'autres qui vont prendre un certain temps. Il faut prendre la mesure de ça et s'autoriser à avoir des durées qui pourraient correspondre à ce qu'on avait à faire.

Est-ce que le fait de préparer un spectacle pour un grand festival comme le Printemps des comédiens change votre manière d'appréhender les choses ?

J'avais présenté *Woyzeck* au Printemps des Comédiens il y a quelques années (en 2013, *ndlr*), donc c'est pas tout à fait comme une première. Ce qui est sûr, c'est que pour cette fois-ci, on s'est dit « on assume de faire une longue soirée ». On sait que ce ne sera pas forcément le cas dans d'autres contextes. Là, on présente les deux pièces le même soir, avec un entracte au milieu, où les gens mangent... On propose une sorte de soirée, et c'est ça, la touche festival. On se permet de le faire, parce que c'est les soirées d'été, c'est marrant à faire maintenant, et ça va correspondre à l'époque du *Songe*. Quand ça partira en tournée, peut-être que quelqu'un reprendra l'aventure dans son intégralité, mais les pièces peuvent tourner séparément. Pour le reste, on a la chance de pouvoir travailler ici (à *La Bulle Bleue*, *ndlr*) avec une continuité d'espace. On est dans un moment de travail où on est très concentré. Et quand on sera aux 13 vents, on ne va pas vraiment créer en conditions festival, on va créer dans des conditions où un CDN nous accueille pendant un mois. Ce partenariat est aussi vraiment fait pour construire un temps adapté. Sinon, une

création en festival, on monte la veille ou deux jours avant, et on joue, ce qui pour le coup crée du *speed (rire)*. Là, on a essayé de tout faire pour s'épargner ce genre de situation festivalière un peu stressante, et c'est rendu possible grâce au CDN et au Printemps des comédiens.

Votre association avec La Bulle Bleue touche à sa fin. Qu'est-ce qu'elle a changé dans votre rapport à votre travail ou vos rapports personnels ?

Énormément de choses, je pense. Mais comme je suis encore dedans, je n'arrive pas encore tout à fait à mettre des mots dessus. Ce qui est sûr c'est que c'est la première fois que je travaille autant avec des assistants. Ça peut paraître un peu anecdotique, mais j'ai toujours cru à la notion de collectif, et là je l'expérimente encore d'une manière différente. On est nombreux, il y a vingt acteurs, une quinzaine de personnes au niveau de la technique, plus tout le staff administratif, éducatif... Il y a beaucoup de monde qui participe de ce projet. Et pouvoir avoir cette orientation commune et laisser beaucoup d'espace aux initiatives des uns et des autres pour que quelque chose de collectif arrive, tout en assumant une direction de projet, parce que ce n'est pas une écriture collective... Il y a toute une équipe qui aide à faire ces chemins-là, c'est spécifique à ce projet, et ils sont extrêmement précieux, donc je leur dis (rire) ! On travaille les combinaisons d'énergie, ça amène, dans la pratique, à croiser les choses. Les discussions avec les éducateurs sont importantes pour l'avancée du travail, dans le niveau d'une conscience qu'on peut avoir de ce qu'est le handicap. Ce n'est pas facile de se représenter, « en tant que personne valide », ce qui pose réellement question, de prendre la mesure de quelque chose au niveau de la vision, des contrastes de couleurs, de la vitesse... C'est un déplacement de la perception. Ce n'est pas évident de prendre la mesure de ce qui permet le chemin créatif ou de ce qui va le bloquer. Comme metteuse en scène, la question qui m'intéresse, c'est comment la créativité des acteurs se libère. J'ai besoin que chaque acteur, chaque actrice puisse initier, proposer, investir un espace de création. Plus je sens une forme de liberté, plus je trouve qu'on avance bien. Toute la question est de savoir ce qui peut bloquer, ce qui entrave le chemin, ou ce qui ouvre des portes. On parlait du langage, mais au niveau corporel, ça peut être aussi tout un tas de questions. Ce travail d'équipe existait déjà dans ma compagnie, mais c'est une chose que j'ai vécue très différemment ici.